

Deux mosquées « Missiri » (« mosquée » en bambara)

par Alain Tirefort



Où sommes-nous ? L'une est en France, route des Combattants d'Afrique du Nord, à Fréjus dans le Var ; l'autre en Afrique de l'Ouest, à plus de 6 000 km de distance, dans la plaine alluviale du Bani (affluent du Niger), à Djenné au Mali. Un simple coup d'œil, un point de vue particulier - un cadrage rapproché, un angle de vue - pourrait leurrer un lecteur, si l'environnement proche n'était là pour apporter son lot d'informations, sans aller jusqu'à l'analyse de ces monuments religieux, à commencer par leur couleur et les matériaux choisis pour leurs murs.

La mosquée de Fréjus.

À l'origine du premier lieu de culte, la Grande Guerre ou plutôt l'après-guerre. Dès 1915, à l'initiative du général Gallieni, de nombreux tirailleurs sénégalais, originaires d'Afrique de l'Ouest, séjournent dans le camp de Caïs (Fréjus). Afin de mieux tenir les troupes et d'adoucir leur situation d'isolement, le capitaine Abdel Kader Mademba suggère alors la reconstitution d'un cadre semblable à celui qu'ils ont quitté lors de leur engagement : la construction d'un lieu de caractère religieux, d'une mosquée, où, s'ils le désirent, les soldats musulmans pourront accomplir les rites de leur culte. Le 2 juin 1928, le journal *L'Illustration* précise que « *la future mosquée de couleur rouge, sombre et vive à la fois qu'avait le Pavillon de l'AOF aux Arts décoratifs, sera faite en agglomérés et ciment. Ce sera une œuvre collective où chacun apportera sa part. Déjà le maire de Fréjus a offert une partie des matériaux (sable et pierres) pour rien ; d'autre part l'aviation maritime s'est chargée des transports ; enfin, la main d'œuvre, abondante et gratuite, sera assurée par la garnison et les coloniaux de là-bas* ». À la différence de la mosquée de Djenné, la mosquée Missiri de Fréjus, achevée en 1930, est bâtie en béton armé recouvert d'enduit rouge ; elle est ouverte à l'intérieur, sans toiture pour abriter les croyants, peu faite donc a priori pour une pratique religieuse régulière. Il semble également que cette initiative, avec un objectif analogue, ait été accompagnée d'autres ; ainsi, pour parfaire l'ambiance, des termitières et des cases ont été érigées à proximité. Par ailleurs, la ville de Fréjus ayant aussi hébergé des troupes indochinoises, la pagode Hông Hiên Tu y fut édifée en 1917. Une seconde réplique de la mosquée de Djenné sera construite en France en 1931, dans le bois de Vincennes, lors de l'Exposition Coloniale internationale.

La dernière unité militaire africaine a quitté Fréjus en 1964. En attendant la poursuite des travaux de la future mosquée de Fréjus¹, la vieille mosquée Missiri, propriété du Ministère de la Défense, placée sous la garde du Musée des Troupes de Marine de Fréjus, somnole, en attente de visiteurs².

¹ Objet de polémiques, les travaux de cet édifice religieux viennent de reprendre après interruption du chantier, en novembre 2014, suite à un arrêté pris par le maire Front national David Rachline.

² En général fermée au public, elle peut se visiter lors des Journées européennes du Patrimoine.

De la mosquée de Djenné...



*Ruines de l'ancienne mosquée, avant 1906/1907
(carte postale d'Edmond Fortier)*



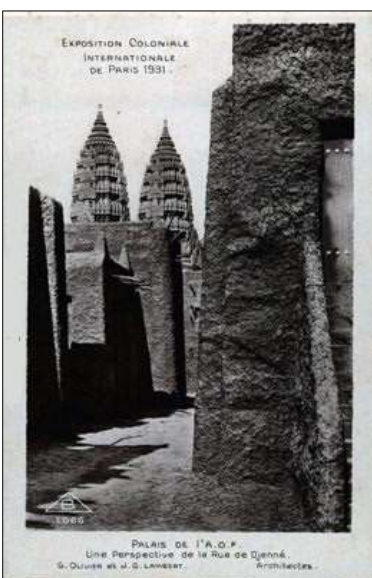
*La nouvelle mosquée de Djenné
construite à partir de 1906/1907*



*Côté nord
Vues contemporaines (ci-dessus et ci-dessous au centre et à droite)*



Côté est, jour de marché



*Reconstitution de la Rue de Djenné
à l'Exposition Coloniale de 1931*



Carte postale, 2000



"Entrée interdite aux non musulmans"

...à celle de Fréjus



Le camp de Caïs, près de Fréjus, et ses régiments de tirailleurs sénégalais (cartes postales vers 1920)



Vers 1950/1960 et de nos jours



Ci-dessus, photographie Michel Renard, 2005



Le projet de nouvelle mosquée en cours de construction (présenté sur le site officiel de la mosquée)

La mosquée de Djenné est, elle, beaucoup plus vieille³.

Dans sa version ancienne, elle remonte au XIII^e siècle (roi Kunboro), et fut plusieurs fois détruite puis reconstruite. À l'origine, une des plus importantes écoles d'enseignement islamique en Afrique y était adjointe. Construite en terre crue adobe (banco), cette mosquée a nécessité de nombreuses restaurations en raison de sa fragilité, du fait de l'action conjuguée de la pluie, de l'insolation et des changements de température⁴. Lorsque René Caillié visite « *la reine des mosquées soudanaises* », lors de son séjour du 11 au 23 mars 1828, il la trouve dans un triste état, livrée à des milliers d'hirondelles « *ce qui y produit une odeur infecte* »⁵. Et pour cause ! L'ancienne belle mosquée a été détruite une décennie auparavant, en 1819, sur ordre de Sékou Ahmadou⁶, « *pour punir les Djennekés⁷ de leur impiété* », et remplacée par un autre lieu de culte beaucoup plus banal. Même déception, trois quarts de siècle plus tard, chez le colonel Archinard⁸, lorsqu'il la visitera à son tour en 1893. C'est finalement en 1906/1907, sous l'impulsion du marabout Almamy Sonfo, ami du gouverneur William Ponty, que des travaux permirent de livrer l'actuelle mosquée⁹ : un ensemble somptueux avec trois minarets, construit en briques d'argile (djenné-ferés) mélangées d'herbe (bourgou), de 75 m de côté et de 20 m de hauteur, protégé par un toit soutenu par 90 piliers sur la moitié de sa surface, l'autre moitié correspondant à une cour de prière.

Depuis 1988, cet édifice est inscrit sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité (UNESCO). Cependant, dans cette ville considérée comme une « ville bénie - ville sainte » de l'Islam -, si les Maliens et les touristes peuvent librement profiter du marché très coloré du lundi, qui se tient devant la mosquée, cette dernière est de nos jours fermée aux non-musulmans ; l'afflux de visiteurs dans les années 1990, l'attitude indécrite de quelques professionnels, les rumeurs au sujet du comportement de certains touristes, et la question de la rente économique autour de la visite de ce monument expliquent tant l'émeute de 2006¹⁰ que les frustrations récurrentes des Djennekés. Et ce ne sont pas les événements récents - soubresauts islamistes d'avril 2012 et du printemps 2013, imposition d'une charia radicale dans le nord, intervention militaire française - qui vont aider à une meilleure valorisation du patrimoine malien.



Timbre-poste de l'Afrique Occidentale Française représentant la mosquée de Djenné (1947)

³ La ville de Djenné, est située à environ 130 km au sud-ouest de Mopti, et à 570 km au nord-est de Bamako, la capitale du Mali. Elle est coupée en deux par une large avenue, au sud de laquelle se trouvent la place du marché et la grande mosquée, édifice religieux qui peut contenir jusqu'à un millier de fidèles. Outre la mosquée, Djenné abrite quelque 1 850 maisons « traditionnelles », construites en banco, avec des poutres de bois - les terrons - qui traversent les murs ; des maisons à deux niveaux, d'influence architecturale marocaine ou toucouleur (avec un auvent).

La mosquée de Djenné est construite sur une plateforme surélevée, afin d'éviter les dégâts que pourraient lui faire subir les inondations de l'hivernage, la saison des pluies. Le Bani, affluent du Niger qui entoure la ville, alors en crue, isole ce site, seulement accessible en bateau ou par le bac.

⁴ Comme Tombouctou, la ville de Djenné a connu son âge d'or aux XV^e et XVI^e siècles. Prise par les Marocains en 1591, puis par les Peuls en 1810, enfin par les Toucouleurs en 1862, Djenné passe sous la coupe des troupes coloniales françaises en 1893.

⁵ R. Caillié, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Djenné*, 1830, Imprimerie royale, Paris. Réédition La Découverte, 1996. À ce propos, lire le très intéressant *Sur les traces de René Caillié. Le Mali de 1828 revisité*, de Pierre Viguière, Éditions Quae, 2008.

⁶ Sékou Ahmadou ou Cheikhou Amadou (1776-1844). Marabout Peul, il fonde l'Empire du Macina, un empire théocratique qui s'étend au Mali, de Ségou à Tombouctou, et fait frontière au sud avec les États mossis. En 1862, cet empire cède sous l'offensive du conquérant toucouleur El-Hadj Oumar Tall.

⁷ On parlera plutôt, aujourd'hui, des *Djennekés*.

⁸ Symbole du « colonialisme triomphant », « bâtisseur d'empire », Louis Archinard est considéré comme le conquérant du Soudan français (Mali actuel). Après Ségou en 1890, puis Djenné en 1893, Tombouctou tombe en 1894, au terme de plusieurs expéditions.

⁹ Le maître d'œuvre, Ismaïla Traoré, était le chef de la corporation des maçons Bozo, les Baris.

¹⁰ Jamais la ville de Djenné n'avait connu une telle révolte, pour « *défendre le trésor de la ville* ». Suite à des travaux opérés sur le toit de la mosquée par des techniciens étrangers (Aga Khan), une foule en colère se soulève, une gigantesque marche parcourt les rues, saccageant véhicules, matériels (bornes fontaines) et bâtiments (mairie, mission culturelle).